

154

HIVER 2011-2012



**ÉCRIRE
MALGRÉ L'HORREUR**

revue l'Arbre à paroles

ÉCRIRE MALGRÉ L'HORREUR

On connaît le propos de Theodor Adorno (1903-1969) décrétant que la poésie n'était plus possible après Auschwitz. Certes, le philosophe a, dans la suite, affiné ce propos radical. Du génocide arménien au rwandais, la Shoah n'est d'ailleurs pas la seule horreur de ce XXe siècle. Alors, écrire malgré l'horreur ? De la poésie malgré l'horreur. Sur ce pari, Alain Dantinne a réuni textes de réflexion et poèmes qui sont comme autant d'invites à écrire quand la poésie devient acte de résistance. Contre la bêtise et l'horreur. Une façon de croire encore que l'on peut rendre ce monde plus habitable, malgré tous les post-totalitarismes, notamment ce que le regretté Vaclav Havel nomme «*la rencontre historique de la dictature et de la société de consommation*». Alors ? Écrire. Non plus pour refaire le monde, mais pour éviter que celui-ci ne nous refasse...

Francis CHENOT

7,5 e - 4 numéros : 25 e



 MAISON
DE LA
POÉSIE
B.P. 12 - B-4540 AMAY
ISN 00X 778

DANIEL MARTINEZ
DIADÈME DU REGARD
LES DEUX-SICILES

Daniel Martinez n'est pas que le revuiste talentueux que l'on sait (*Dièrète* en est au numéro 51), c'est aussi un poète du regard qui aime à cultiver la métaphore (annuaire, miroir, visage...). Je retiens «miroir» et «visage». Le ton de ce cahier est donné dès l'avant-dire : un dialogue entre le poète – Daniel Martinez – et le peintre, Jacques Coly. Six poèmes, six aquarelles, «six *synopses d'atèlas conductibles*» qui s'éclairaient mutuellement dans le même «éclat». L'approche synesthésique s'efforce de rendre compte de l'«lci» – ou du «là» – grâce à une notation précise et quasi musicale (le «la» du «là»). Ce jeu d'écho (la Nymphe n'est pas en reste !) restitue un passage («*empreintes mots signes illisibles*») en un lieu «*au delà du temps*» dans une «*langue perdue*». Il s'agit donc d'éveiller «un champ de possibles» pour accéder au «*lieu qui instruit son essence / hors les griseries / et les ombres du papier*». Autrement dit, un *ars poetica* se donne comme clef d'ouverture à un lieu sans lieu qui dessine les contours du poème dont la fluidité rejoint celle de la peinture. *Ut pictura poësis* : Narcisse ne renonce à se dés-alter-er que pour mieux reconnaître en l'autre un autre soi. S'ouvrent alors d'autres perspectives pour un monde dont les «vingt peupliers d'Italie» anticipent la forêt nouvelle. Renaissance... Plastiquement, l'objet est réussi. Sobre couverture argentée doublée d'une pellicule de celluloïd qui reflète le regard (son «diadème»). On notera aussi la qualité du papier. Les aquarelles de Jacques Coly ponctuent le texte, lui donnent un rythme : univers de surtaces brouillées par des larmes peintes, sens rataté de hachures qui perturbent ce frisson d'eau mimant le retour de la langue sur elle-même pour aller vers l'ès-sens...

Michel Lamart

THIERRY METZ
CARNET D'ORPHÉE
LES DEUX-SICILES

Avec des encres de Jean-Claude Pirotte et une préface d'Isabelle Lévesque, les très soignées éditions des Deux-Siciles publient le dernier texte du regretté jeune poète Thierry Metz qui nous a quitté si tragiquement. Un texte splendide. Une hauteur de poésie qui annonçait une œuvre de premier plan. C'est d'abord *Le carnet d'Orphée* qui, sur vingt-sept pages, affirme le texte : petites proses aphoristiques ou traductions visibles de méditations intérieures lucides et douloureuses : «*Tout ce que je pense n'a peut-être plus d'importance. On dirait qu'il ne reste plus que les outils que l'instrument. / Un instrument pour chercher / que les outils que l'instrument. / Mais je suis en direction de ce que l'instrument pour construire. / Mais je suis en direction de ce qu'il n'y a plus à comprendre, pour ainsi le comprendre, y laisser de l'écriture.*» Lignes tendues vers l'espace intérieur, le dehors intime, où le regard décèle un devenir. Elles ont été écrites au fil d'un agenda de poche dont l'édition présente de touchantes reproductions. Ces feuillets, ces instants, constituent un livre à la fois sensible et fort. Ils sont suivis d'*En ce lieu comme une source* et de *Dans le pain : sa voix...*, suites de poèmes courts et ancrés dans une réalité concrète aux angles vifs et blessants où le mystère interroge :

*N'était-ce pas cela écrire : prier près du rien
en demeurant près de lui
comme on commence un mur ?*

*C'était cela : le crayon noir
d'une nuit qui domine mais diminue
dans les corvées du jour*

*C'était cela :
ne veiller que ton visage*

Grand mérite des éditions des Deux-Siciles, après un beau dossier paru dans la revue *Dièrète*, de pouvoir offrir l'intégrale de cette poésie au lecteur.

Claude Albarède